

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette
SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



*« Spa - Waux-Hall Levaux (sic) »
extrait de Ghémar et Gerlier, ca. 1835*

(Coll. Musée de la Ville d'Eaux)

Jun 1995

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77b

4900 SPA

21e année

Juin 1995

BULLETIN N° 82
S O M M A I R E

| | | |
|--|-----------------------|-----------|
| Notre exposition d'été | A. Henrard | 52 |
| Les bergamotes ou orangettes à Spa: une controverse de salon | J.-L. Canoy | 53 |
| La Libération et le retour d'un prisonnier de guerre | G. Mine | 58 |
| L'abbé Achille Salée | J.-P. Montulet | 62 |
| Emigrés spadois au XVIIe siècle | L. Marquet | 72 |
| Spa, ma grand'ville: souvenirs spadois de Jean Falize (suite) | G. Peeters | 79 |

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.
Editeur responsable: M.-Th. Ramaekers, Préfayhai, 8 - 4900 Spa

ANCIENS BULLETINS

Nous attirons votre attention sur la possibilité, pour ceux qui le désirent, d'acquérir nos anciens bulletins (tous les numéros depuis le début de la parution sont disponibles). Le prix de vente est de 125 frs pièce.

PAIEMENT DES COTISATIONS

Nous signalons aux personnes intéressées par notre revue trimestrielle que la cotisation annuelle s'élève à 500 frs. Les retardataires ou les distraits... trouveront un virement joint au présent bulletin afin de faciliter le paiement de leur cotisation.

L'A.S.B.L. *Histoire et Archéologie Spadoises* assure la gestion du Musée de la Ville d'Eaux ainsi que celle du Musée Spadois du Cheval. Adresse des deux musées: avenue Reine Astrid, 77b, 4900 Spa - tél. 087/ 77.44.86

Compte de l'A.S.B.L.: 348-0109099-38 Histoire et Archéologie spadoises c/o R. Manheims - 4900 Spa.

~

Illustration de la couverture: "Waux-Hall Levaux (sic)". Extrait de Ghémar et Gerlier (éd.), *Spa*, [ca 1835] (coll. Musée de la Ville d'Eaux)

~

Réalisation: Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai, 8 - Spa - tél. 087/ 77.17.68

Tirage du bulletin: 650 exemplaires - Tous les trimestres

**AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE,
MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES AFFAIRES SOCIALES.**



L'escalier de la Salle Levoz, extrait de A. Vasse «Spa, ses fontaines (...)» 1852. (Coll. Musée de la Ville d'eaux).

NOTRE PROCHAINE EXPOSITION D'ÉTÉ

Voici trente ans, les autorités inauguraient la première exposition d'été du Musée que nous venions à peine d'installer à la Villa Royale. Le titre était "Une Reine, une Ville d'Eaux, une Epoque". A part l'interruption de 1969, imposée par les travaux d'aménagement des locaux, notre groupement a réussi à maintenir cette manifestation et à mettre en valeur chaque année un aspect différent de notre histoire locale ou régionale.

Le thème de la manifestation sera pour 1995 emprunté à l'ouvrage attribué à Poellnitz "Les Amusemens de Spa", thème suggéré par notre Conservateur Madame Ramaekers. Le sujet est vaste puisqu'il embrasse nos cures thermales ainsi que les charmes d'un séjour dans notre région. Les points importants seront donc les indications et les modalités de la cure au fil des siècles, les activités physiques d'accompagnement, principalement les promenades et leur cadre et enfin les distractions. Ce dernier point sera l'occasion, sans pour autant y pousser qui que ce soit, de rappeler l'histoire des assemblées et des jeux de hasard mis sur pied depuis le 18ème siècle. Sur le plan des festivités, Spa peut se targuer d'avoir été le théâtre des premières courses de chevaux à l'anglaise disputées sur le continent - c'était en 1773 - et du premier concours international de beauté en 1888. Les dirigeants spadois ne furent pas les derniers à mettre à l'honneur la pratique de la natation, du golf ou du tennis.

Tous nos membres seront bien sûr les bienvenus au vernissage de cette exposition qui aura lieu le vendredi 16 juin prochain à 17 heures.

A. Henrard, président

LES BERGAMOTES OU ORANGETTES A SPA UNE CONTROVERSE DE SALON

Le but du présent article n'est certainement pas de déclencher une polémique au sujet de la fabrication et/ou de la décoration à Spa même de ces délicates bonbonnières. Mais Louis Pironet annonce cette controverse dans son article paru dans ce périodique (1) et prend nettement position en faveur de la participation active de nos artisans locaux, en opposition avec la thèse de Lydwine de Moerloose dont le magistral mémoire (2), malheureusement trop peu diffusé donc peu connu, doit être considéré comme la "nouvelle bible" du Bois de Spa. Je suis du même avis qu'elle, mais cela ne m'a pas empêché de réunir plusieurs bergamotes en annexe de ma collection de jolités.

Je vais donc tenter de montrer qu'aucun auteur valable ou crédible n'a non seulement prétendu mais surtout prouvé que la fabrication ou simplement la décoration des bergamotes ait jamais fait partie des activités de nos artistes spadois aux XVIIIe et XIXe siècles. Comme mon argumentation se base sur les mêmes sources que celles de notre opposant, je ne reprendrai pas certains textes qui allongeraient inutilement cet article.

J. P. de Limbourg et ses Nouveaux Amusemens

C'est Jean Philippe de Limbourg (3) qui nous révèle la présence des orangettes dans la vie journalière des bobelins. Mais nulle part dans ses écrits, il ne donne quelque précision quant à leur fabrication et/ou leur décoration éventuelle à Spa et lorsqu'il consacre sept pages consécutives (4) à la visite des boutiques de vernis et à la description de ce que l'on peut y trouver, il ne cite jamais la bergamote.

Pourquoi, mais parce que les bobelins la trouvent en d'autres lieux, dans les officines des apothicaires (5) où sont réunis contenant et contenu, où sont vendus ensemble les bergamotes et les carminatifs. Et comme les unes et les autres ont une provenance commune, le sud de la France, n'est-il pas logique d'en déduire qu'ils arrivent ensemble de ces régions car, comme le signale d'ailleurs notre auteur "*le bourg importait de l'extérieur tout ce qui était nécessaire à la vie des étrangers*". Serait-il réaliste de croire un instant que nos artistes spadois, s'ils

fabriquaient ou simplement décoraient la bergamote, n'en aient jamais montré ou revendiqué la paternité mais aient généreusement et anonymement confié leurs oeuvres aux apothicaires? Ce serait, à mon avis, réellement surprenant!

A. Body et son Essai Historique

Le même phénomène se retrouve dans les écrits d'Albin Body (6). Lui aussi, bien entendu, cite la bergamote: "*Deux autres petits bibelots (...) faisaient partie du bagage habituel du buveur d'eau. C'étaient l'orangette ou bergamote, et le cadran...*" (p. 30). Et si notre érudit archiviste continue par une description de la fabrication de la "mignonne bonbonnière", jamais il ne précisera l'origine de celle-ci.

Mais aussi et plus que Limbourg, il a l'occasion de détailler à diverses reprises ce que l'on trouve chez nos fabricants et marchands de jolités (voir par exemple les pages 113 à 116, inventaire dressé par le notaire Brixhe en 1783 chez le marchand Henry-Joseph Duloup) et, curieusement, nous n'y trouvons jamais de bergamote même s'il trouve bon de citer une série d'autres petits objets. Et Louis Pironet plaide (p. 152): "*De tradition orale, il (A. Body) savait où elles avaient été fabriquées. Si ces boîtes avaient été importées, il n'aurait pas manqué de le mentionner dans un souci d'exactitude*". Probable, mais je lui retourne son argument et prétends que s'il avait su qu'elles étaient spadoises il l'aurait, dans ce même souci d'exactitude, très certainement précisé.

Les ouvrages des deux auteurs précités servent de référence à toute la littérature ultérieure sur les Bois et Jolités de Spa. Aucun livre, aucune publication paru depuis n'apporte quelque chose de neuf sur notre sujet; il est donc inutile d'espérer y trouver un argument quelconque pour asseoir l'une ou l'autre opinion.

Mais comment expliquer alors que les bergamotes figurent avec les Bois de Spa dans nos divers musées, qu'elles aient participé à leur côté à presque toutes les expositions de nos jolités! Je répondrai simplement: "errare humanum est" et ce n'est pas fini.

I. Dethier et l'exposition du Musée de la Vie Wallonne

Le catalogue de cette exposition (7) fait également partie de toute



« Je repose » - « L'amour marchand » - « Il m'abandonne ». Trois jolis cœurs, de Spa ou d'ailleurs ? (Coll. privée).



Quatre chinoiseries qui viennent de loin. (Coll. privée).

bibliothèque sur nos jolités. Son introduction par Ivan Dethier, alors Conservateur du Musée de Spa, n'apporte rien de neuf en ce qui nous concerne. Il dit simplement (p. 10): "*Deux petits objets furent imaginés vers 1730: l'orangette ou bergamote et le cadran*". Mais imaginés par qui? Fabriqués et décorés où et par qui? Silence le plus complet.

Feuilletons maintenant le catalogue proprement dit. Nous y trouvons diverses orangettes (n° 55-56-82 et 169) dont celles du Musée de Spa. Cela prouve-t-il quelque chose? Non, car on y voit aussi n° 30 deux coffrets dans le genre chinois, à incrustations de nacre, prétendus du début XVIIIe siècle et provenant du M.V.W. Ils n'ont pourtant rien à voir avec les jolités ni même avec Spa: ils sont purement chinois et datent probablement du début du XXe siècle. Mon père a vécu trente ans en Chine au début de ce siècle, j'y suis né et je possède divers objets de ce type ramenés directement de Chine dans nos bagages.

Continuons avec les quadrilles repris aux n° 18-23-100 et 101. Je vous renvoie à l'article de feu R. Paquay (8) qui a, ici même, rétabli leur origine vénitienne. Personne n'est donc à l'abri d'une erreur, même multiple.

Prétentions françaises

Par contre, si vous parcourez la littérature française vous y trouverez des précisions quant à l'origine, la décoration et l'évolution des bergamotes.

Dans sa lettre à Edouard Remouchamps dont parle L. Pironet (p. 151), Georges Vindry, le conservateur des Musées de Cannes et Grasse, dit textuellement ceci: "*Les deux objets dont vous m'avez adressé la photographie s'intègrent parfaitement dans la collection que nous avons au Musée, où nous nommons ces boîtes bergamotes. Je suis heureux d'apprendre que ces objets fabriqués à Grasse, étaient distribués à Spa*".

Il donne plus tard (9) d'autres éléments qui nous intéressent: "*C'est en compagnie des produits des parfumeurs grassois que les boîtes bergamotes partaient pour être vendues à la fameuse foire de Beaucaire, un des grands débouchés du commerce provençal. Le Musée de la Vie Wallonne, à Liège, conserve diverses boîtes bergamotes, grassoises, qu'on vendait il y a deux siècles à Spa,...*". Il continue un

peu plus loin: "...les devises qu'elles portent sont françaises, et presque toujours amoureuses "L'Amour nous couronne", "L'Amour nous unit", ... Ces minuscules inscriptions sont accompagnées de colombes, de roses, de nuées, d'amours, ...soulignées de motifs dorés...". N'est-ce pas là la décoration des orangettes que l'on voudrait spadoises ? Nos artistes n'auraient donc jamais imaginé de décors plus personnels mis en valeur par une technique moins sommaire ? Difficile à croire quand on connaît la finesse de nos jolités de l'époque.

En guise de conclusion, je dirai que pas plus que mon collègue Louis Pironet, je ne puis donner de véritables preuves, parler de certitudes. Mais si rien ni personne ne peut prouver une quelconque fabrication ou décoration des bergamotes de Spa, il existe par contre un faisceau de silences, de non-dits et de présomptions en faveur de la simple et directe importation de France.

La controverse reste donc ouverte et espérons qu'un jour un curieux plus heureux apportera la preuve finale qui nous départagera

J.-L. Canoy

NOTES

- (1) PIRONET, Louis, *Essai sur les bergamotes ou orangettes* in *Histoire et Archéologie spadoises*, n° 145, décembre 1994, pp. 147 à 163.
- (2) MOERLOOSE, Lydwine de, *Les Bois de Spa*, mémoire U.C.L., année académique 1986-1987, pp. 187 à 192.
- (3) LIMBOURG, J.P. de, *Nouveaux amusemens des Eaux de Spa*, Liège, 1763, pp. 46 et 47.
- (4) *Ibid.*, pp. 380 à 386.
- (5) *Ibid.*, pp. 87 et 88.
- (6) BODY, Albin, *Essai historique sur les ouvrages peints dits Boîtes de Spa*, Liège, 1898.
- (7) Catalogue de l'exposition *Trois siècles de Bois de Spa*, Musée de la Vie Wallonne, 15.12.1967-28.01.1968 introduction par I. Dethier.
- (8) PAQUAY, Robert, *Laques vénitiennes du dix-huitième siècle de Saul Levy*, in *Histoire et Archéologie Spadoises*, décembre 1982, pp. 146 à 148.
- (9) VINDRY, Georges, *Bergamotes à Grasse*, in *L'Oeil*, 264-265, juillet-août 1977, Lausanne, pp. 12 à 19.

LA LIBÉRATION ET LE RETOUR D'UN PRISONNIER DE GUERRE

Dans une grande ferme, proche de l'ex-frontière polonaise, il "jouait", bien malgré lui, à l'apprenti-cultivateur; avec l'espoir de libération sans cesse retardé: pendant trois années, l'ennemi avait crié victoire et étendu l'occupation de territoires.

Mais maintenant, le soir, il réintégrait le local aux lits superposés où il retrouvait ses camarades, avec un bien précieux: le journal que lui laissait un vieil allemand et tous se penchaient sur une carte arrachée d'un atlas pour suivre la progression des Alliés, grâce à la lecture des communiqués de la Wehrmacht.

La fortune avait tourné, après la capitulation de la Tunisie en mai 1943, suivie du débarquement allié en Sicile, puis l'invasion de l'Italie. Il suffisait de regarder la mine longue et l'abattement des autochtones pour se sentir réconforté; la confirmation vint, en juillet 1943, du fermier: "*Mussolini fini, bientôt retour*" et ...l'attente se poursuivit.

Enfin vint le débarquement du 6 juin 1944 en Normandie, la progression à travers la France, enfin la libération de la Belgique, donc de Spa en septembre; les prisonniers se criaient: "*C'est du peu, mon vieux!*". Le prisonnier comprenait qu'il ne reçoive plus de lettres, de colis pour améliorer son ordinaire, mais il prenait patience, la libération pointait à l'horizon; d'où viendrait-elle et dans quelles conditions, alors que les bombardements faisaient des victimes parmi les prisonniers mêlés qu'ils étaient à la population allemande ?

Pour ces prisonniers à l'est de l'Allemagne, surgissait un grave problème: leur camp se trouvait à 1000 kms des Américains et à 300 km des Russes, or, en Prusse orientale, les Russes n'avaient pas toujours fait la différence, tuant des prisonniers. Un espoir: que les Alliés avancent vite, dans une Allemagne en débâcle et qu'Hitler capitule.

Mais le front occidental s'immobilisa, Noël approchait et les journaux allemands parlèrent d'une attaque dans "notre Ardenne"; l'amertume remplaça



Réception de prisonniers à Spa, le 12 août 1945. (Coll. privée).

l'espoir.

Ce fut l'offensive russe du 12 janvier 1945, l'évacuation des camps, la marche de centaines de kilomètres en colonne, gardée par des sentinelles, mais notre prisonnier allait vers l'ouest, ainsi finit-il par s'évader et rejoindre les troupes britanniques.

Enfin, il était libre! Il embarqua à bord d'un avion transporteur de troupes, coincé avec sa petite valise, entre des déportés hollandais chargés de sacs (ils s'étaient payés sur le terrain), jusque Nivelles, d'où un car l'emmena à Bruxelles.

Débarqué devant un hôtel, il ne s'étonna pas de se voir interrogé sur son stalag par les spectateurs, mais il resta interloqué lorsque l'un lui demanda d'accepter de l'argent, de déclarer devant des autorités que cet argent lui appartenait, quitte à rendre au "prêteur" une partie de l'argent reçu. Opération Gutt! "*Je vais rentrer chez moi*" dit-il à l'officier qui l'interrogeait. Il était minuit! Réponse: "*Il y a encore des formalités à remplir*"...Il fallut attendre le matin pour qu'arrive un médecin demandant simplement: "*De quoi souffrez-vous particulièrement?*"

Sa mère, vu l'offensive des Ardennes, s'était réfugiée chez des parents dans un village. On devine les larmes de joie, la chaleur des voisins pour l'accueillir, mais il souhaitait revenir au plus tôt chez lui, à Spa.

La première personne qu'il rencontra, un gamin, le salua par "Hello, Boy" rectifié par sa mère "*Tu vois bien que Monsieur est belge*". Il revit les lieux familiers mais s'étonna des jeeps et des G.I's à l'uniforme coquet. Alors son bérêt français, son pantalon tchèque et sa veste usée lui firent ressentir l'humiliation de représenter les vaincus.

Les proches adoucèrent ses sentiments et ce fut l'échange des nouvelles pendant ces 5 années. Il avait peine à suivre les événements: fusillés à Liège, tués à Tcherkassy, résistants et collaborateurs, ruinés et enrichis. On lui parla des heures pénibles et des restrictions pendant l'occupation, ses amies racontaient les soirées dansantes pour Spadoises seules à la Libération. Lui en restait encore à

1940, faisant appel à ses souvenirs pour reconnaître ceux et celles qu'il avait connus.

Militaire, il voulut connaître sa situation et son avenir, reçu au ministère de la Défense Nationale par deux officiers en battle-dress neufs, il lui fut dit: "*Vous avez trois mois de congé, il vous reste à travailler pour rattraper les autres*". heureusement, ce ne fut pas complété par: "*Nous n'y pouvons rien si vous avez été prisonnier*".

Enfin deux événements réduisirent son amertume.

Le 12 août 1945, après une cérémonie au monument aux morts et un défilé, où la population applaudit, eurent lieu un déjeuner chaleureux dans le jardin d'hiver du Pouhon, réunissant les 350 prisonniers de guerre spadois, et une soirée dansante au casino.

Début 1947, Jean Ray déclara: "*Si les prisonniers de guerre n'étaient pas indignés par les carences du gouvernement, il faudrait qu'ils soient des anges*". Le 26 février 1946, ce fut la marche sur le parlement, la destruction des grilles du parc... et l'on pensa à eux.

Mais notre prisonnier de guerre regretta toujours "son Spa", devenu centre de récréation avec un "way of life" étranger, il y a 50 ans.

G. Mine

L'ABBÉ ACHILLE SALÉE

Avant-propos

En sa séance du 5 octobre 1937, le Collège des Bourgmestre et Echevins de la Ville de Spa, dont les participants sont: M. Joseph Léonard, bourgmestre f.f., M. Hermès Heynen, échevin des travaux et M. Hubert Bier, échevin des finances, décide que la place créée en face de l'Eglise primaire de Spa s'appellera désormais: place Chanoine Achille Salée.

Un nom de place sans date est tout ce qu'il reste de ce concitoyen, qui fut, paraît-il, éminent homme de science. C'est peu ! Mais qui était ce "chanoine" pour avoir les honneurs d'une plaque apposée sur une façade? Personne ou presque ne connaît la réponse. Tout au plus existe-t-il, dans une brochure éditée par l'a.s.b.l. Histoire et Archéologie Spadoises, *1574-1974: Quatre siècles de vie paroissiale: Notices biographiques*, une modeste note pp. 20-21, de quelques lignes. D'aucuns ignorent qu'il était natif de Spa, d'autres, se référant au texte de chanoine, le considèrent comme un religieux méritant.

Moi non plus, je l'avoue, avant que me soit proposé par Mme Ramaekers, conservatrice du Musée de la Ville d'eaux, d'essayer de résoudre cette énigme, je ne connaissais guère plus à son sujet.

Aussi, allai-je de surprise en étonnement - que ces mots sont bien faibles - en la découverte de ce personnage que je suivais pas à pas, au long de mes recherches, dans sa famille, ses études, son enseignement, ses travaux, ses aventures.

Je vais tenter de vous soumettre une réponse à cette énigmatique question, car il est difficile de résumer en quelques pages, une vie aussi féconde que celle de ce Spadois, encore méconnu. Il faudrait y consacrer un livre. Et je compte bien un jour, m'atteler à cette tâche agréable.

Le Prêtre

1881-1887 La famille

Alors que, après une période de froid vif et de bourrasques de neige, si fréquentes en Ardenne, tout espoir de retour aux beaux jours anéanti, en ce début d'année 1881, le temps, doucement, change d'avis. Le ciel secoue ses nuages qui s'effiloquent pour disparaître dans un vent devenu paisible.

Ce mercredi 19 janvier, jour ordinaire, sans apparats un cortège, que l'on devine sans peine être une noce par les beaux "habits du dimanche", arborés avec fierté par les participants, pénètre dans la salle des mariages de l'Hôtel de Ville. Il est quatre heures et demi du soir. L'Echevin Théophile Fraikin est prêt à recueillir les consentements d'Edmond Gérard Jean Salée et de Marie-Catherine Hourlay, avant de les déclarer, selon la loi, unis par les liens du mariage.

Né à Spa par un beau dimanche d'avril 1857, le 19 pour être précis, Edmond avait déjà un frère, de trois ans son aîné, Léon, ayant épousé, il y a quelques quatre années, Anne-Catherine Debrus. Union dont sont issues deux filles, Héloïse, née le 9 août 1877 et, plus récemment, Mathilde, le 22 décembre 1880. Tout comme ses frères et soeur Léon, Walthère, Lucien et Lucie, Edmond est un artiste peintre, qui consacre la majeure partie de son art aux "Jolités". Ce tempérament artistique, ils l'ont hérité de leurs parents. Le père, Hubert Etienne, trop tôt disparu un triste 4 novembre 1873, âgé seulement de 43 ans, suite à une longue maladie, en l'Hospice Saint-Charles, exerçait le métier d'écrivain. Et la mère, Madelaine, née Defaweux à Spa, le 31 juillet 1830 de Jean Joseph et d'Angèle Midrez était et est encore une artiste peintre appréciée.

La jeune promise, Marie-Catherine, native de Fosse sur Salm un mardi 31 juillet 1860, est arrivée à Spa encore enfant. Son père, le boulanger Jean-Mathieu Hourlay, y avait déniché, pour y exercer son artisanat, aidé de son épouse Marie-Joséphine Rosalie, née Thomé, une boutique pas trop mal située à l'entrée du Vieux-Spa. Rien, en apparence, ne destinait la jeune fille à, très tôt, exceller dans le finissage des boîtes et autres bibelots offerts à la clientèle de la célèbre cité ardennaise.

Ainsi, paisiblement, l'amour de Marie Catherine et d'Edmond pour les mêmes

choses s'est-il transformé en amour de deux êtres l'un pour l'autre, tout naturellement. De tendresse mutuelle, ce sentiment s'est fait passion. Plus rapidement que prévu, celle-ci s'est concrétisée. Un observateur attentif peut, sans trop d'effort, déceler que, sous la longue robe, le ventre de la jeune femme s'arrondi. Ce qui ne laisse aucun doute sur une proche maternité.

Dans le soir qui, d'un doigt gris, estompe, en le frottant délicatement, le bourg engourdi, la cloche de l'église tinte joyeusement dans l'air frais qui s'en fait l'écho. Sur le parvis, campé frileusement dans un rayon de lune effronté, le bon curé-doyen Jean-François Rousseau les accueille.

* * *

Quelque temps après, le modeste ménage d'artisans, qui a élu domicile au n° 1 de la rue d'Amontville (actuelle rue Henri Schaltin), ce jeudi 13 avril, en une nuit d'un doux printemps, vers une heure du matin, voit, heureux, la venue d'un fils. Il est déclaré ce jour, à dix heures du matin, par son père, devant Théo Fraikin, échevin, avec pour témoins son oncle Léon et un ami de la famille, le cabaretier Jean-Mathieu Hourkay et pour marraine Madeleine Defaweux, sa grand-mère Salée, il est baptisé Arthur Mathieu par le doyen Rousseau.

* * *

Deux bonnes années se sont écoulées benoîtement. Le petit Arthur s'épanouit gaîment dans la vivacité sereine d'un gamin en pleine santé. Lorsque, ce jeudi 6 septembre 1883, dans un bel été qui n'en finit pas de traîner en ville et sur les collines, accompagné d'un soleil insolent dont les caresses audacieuses font rougir les feuilles, la Maman doit s'aliter. Un remue-ménage insolite s'empare de la maisonnée. Les femmes de la famille, les voisines, les amies accourent. Dans l'esprit du petit bonhomme de deux ans, la vive gaieté fait vite place à l'inquiétude. Que se passe-t-il? Maman est-elle malade? Si fort au point qu'on m'oublie? Vers dix heures du soir, c'est l'apaisement. Des braillements passent par dessous la porte de la chambre. La nouvelle le surprend, cinglante comme un coup de tempête qui le jette à terre: "Arthur ! tu as un petit frère!". Ce nouveau venu, le père le déclare le lendemain à cinq heures du soir à l'échevin Henri

Schaltin, devant les témoins, son frère Léon et Mathieu Moray, un ami menuisier, lui donner les prénoms d'Achille Léon.

L'ancien Pouhon de Guillaume d'Orange a disparu en 1879, en compagnie de son vénérable voisin, le vieil Hôtel de Ville. Comme une folie des grandeurs, qui frappe les autorités communales jamais vaccinées, les lance dans la construction d'un nouveau Pouhon, qui occupera l'emplacement des deux chers bâtiments défunts, elle les engage aussi à substituer à la vieille église, en démolition depuis avril, plus ou moins intentionnellement mal entretenue, une autre plus grandiose, mieux adaptée aux besoins d'une paroisse en expansion. Voilà pourquoi l'oncle Léon et la grand-mère Marie-Joséphine Hourlay-Thomé portent sur les fonds baptismaux, ce dimanche 9 septembre 1883, en l'église provisoire aménagée dans un bâtiment rue Louise (actuelle rue de la Poste), où l'on a réutilisé les colonnes de l'ancien Pouhon, ouverte au culte dès le 1er juillet 1883, le petit Achille.

* * *

Sans bruit, tout en douceur, dans l'ambiance ouatée d'un foyer bourgeois, au bonheur tranquillement étriqué, les deux frères se sont transformés. Peut-être un peu trop absorbés par leur travail, Marie Catherine et Edmond, lui probablement encore moins que sa femme, n'ont pas pleinement joui de la petite enfance de leurs fils. Et voilà que leurs yeux, soudainement écarquillés, découvrent deux êtres aux personnalités complémentaires dans leur différence. Il est de ces choses de la vie qui sont comme la chenille démasquée dévorant des feuilles et qui, avant qu'elle puisse être saisie, se retrouve à butiner les fleurs. Alors, Edmond enlace tendrement Marie Catherine et lui murmure au creux d'une douce oreille: *"Tu vois petite, ces gosses ça vous poussent entre les jambes sans qu'on n'y voit rien! Notre égoïsme de parents nous rendrait-il aveugles ?"*

Ainsi, au contraire d'Arthur, toujours d'une égale gaîté, expansif, un rien turbulent mais sans brusquerie, le petit Achille laisse t-il entrevoir un caractère qui se livre peu, semblant même, buté, avec son front haut qui se plisse sur d'épais sourcils, mais d'une sensibilité d'âme cordiale et franche.

- Notre logement devient exigü, avec nos gaillards qui, souvent, s'embarrassent, argue Edmond. J'en ai visité un autre ce matin, une maison complète rien que

pour nous. Et comme si il avait le devoir de se justifier, il ajoute, confus:

- Mais ...cette habitation est sise dans le Vieux-Spa..., je sais que cet éloignement perturbera sensiblement nos habitudes...- il se lisse nerveusement les moustaches - ...mais je crois que nous y serons bien... surtout les enfants - et il retrouve le sourire - grâce au jardin.

- Je te fais confiance, mon artiste aimé, éclabousse dans un rire de pur cristal la douce Marie Catherine. En route !

Et la famille Salée émigre à l'autre bout de la ville, rue de Barisart.

Le 21 juillet 1885, Anne-Catherine, la tante Cathe pour ses neveux, accouche d'un troisième enfant. Un petit Armand Pierre Lucien vient s'ajouter à leurs deux filles. Cette même année, Marie Catherine est, aussi pour la troisième fois, enceinte. Fatiguée par la charge de deux gamins qui débordent de vitalité, par l'exercice de son art, par le ménage à tenir, par le déménagement éreintant, sa gestation est rendue pénible. A bout de force, la pauvre Marie Catherine engendre, en son nouveau logis, le 21 février 1886 à 6 heures d'un triste matin frisquet, un autre garçon. Le lendemain, à 4 heures du soir, il est, selon la formule, présenté par son père au bourgmestre Jules Lezaack et déclaré, en présence des témoins fidèles, Léon Salée et le cabaretier Emile Henrard, porter les prénoms de René Lucien Salée et pour marraine sa tante Pauline Hourlay, épouse Simon.

Construite sous la direction de l'architecte Eugène Carpentier, la nouvelle et ô combien grandiose église, après trois ans de travaux, est consacrée le 2 octobre par Mgr Doutreloux, évêque de Liège.

Conséquence des ennuis maternels, la santé du petit René est restée fragile. La petite vie vacille lentement, pour s'éteindre dans un fracas d'orage, à 11 heures du soir du 8 juin 1887. Le malheur survenu dans cette maison secoue la famille. L'esprit de la jeune mère est ébranlé. Elle veut partir d'ici. Edmond choisit de se rapprocher de sa mère, qui réside rue Brixhe. Les Salée trouvent un gîte rue de l'Hôtel de Ville, en Haut Vinave. La présence proche de Madelaine ne sera pas négligeable pour assister la jeune femme, voire y suppléer, pour lui permettre de retrouver un peu de joie de vivre dans son art.

1888-1894 L'Instruction Fondamentale

Le ciel serein de l'enfance insouciante des frères Salée s'obscurcit. Une tempête brutale, sans indulgence pour les gamins, balaie leur étourderie. Sonne le glas des courses folles, des bousculades de rires dans l'atelier. Lors de l'accrochage d'une table ou du naufrage d'une palette de peinture, suivait une tendre réprimande de leur mère, douce femme perdue entre l'amour pour son mari, la tendresse pour ses enfants et la passion de son art. La voix grondante du père ne surgira plus de sous la moustache en brosse, qui chatouille dans le cou quand il y pose un baiser. Le beau conte se termine. L'histoire commence. Arthur s'en va à l'école, ce début d'octobre 1888, pour entamer une nouvelle vie. La porte de la première année d'études primaire, en section préparatoire de l'adolescente Ecole Moyenne de Spa, dont, depuis 1882, Toussaint Levoz assure la direction, se renferme sur lui. Le 26 novembre, la tante Marie-Thérèse, née Antoine, épouse depuis le 26 juin dernier de l'oncle Walthère, leur apporte une petite cousine, Mathilde Léonie Catherine.

L'un suivant l'autre, en cet automne timide de 1889, où s'attarde encore un pauvre soleil quelque peu transi, Achille rejoint son aîné. C'est un nouveau bonheur. Le voici devenu un "grand". Vêtu de neuf, une belle culotte de drap gris, un chandail de grosse laine bleue tricoté affectueusement par grand-mère Madelaine, il est conscient de la solennité de l'événement. Précédé de son frère sautillant dans un gros blouson mal fermé qui se gonfle au vent, au côté de sa mère, très élégante dans son long manteau droit, le chignon haut bien fait, qui, émue par le départ du petit, lui serre un peu trop la main, il enchaîne les minutes d'un émoi grandissant, qui le mènent à cette fabuleuse école. L'imposante bâtisse, âgée de plus d'un siècle, ancien hôtel des Cockerill, bien qu'intrigante, ne lui est pas inconnue. Souvent, en effet, en compagnie d'autres enfants du quartier, il a joué sur la place avec sa fontaine pour lavandières. Enfin, en y pénétrant par la lourde porte, va-t-il en découvrir prudemment les mystères. Si il ne les connaît pas, il les soupçonne, car Arthur n'a pas manqué à lui en rabâcher les oreilles. Voici donc le petit Achille, auréolé de la fierté légitime de ses six ans, qui emprunte, à la fois déterminé et craintif, la route de l'apprentissage du nécessaire pour mener une vie honnête sans trop d'ambition. Mais c'est déjà un luxe.

Cette année, la succession de l'ancien directeur Levoz, passionnément fatigué



*« A l'Amirauté »
(à droite sur la photo),
maison de la famille Salée,
rue de l'Hôtel de Ville.*



Spa.
Ecole
moyenne.

(Coll. Musée de la Ville d'eaux).

par sept années de galopins, est assumée par H. Desonay. Sous la houlette de cet homme, très professeur vieux style dans son habit à redingote, les études, déjà sérieusement dirigées, vont acquérir un caractère plus strict, d'une sévérité quasi militaire.

Grâce à la méthode d'enseignement ferme, mais consciencieusement appliquée du maître Jean-Louis Sosset, qui exerce aussi les fonctions de professeur de gymnastique, l'élève Achille Salée montre très vite une grande aptitude pour l'étude. Dès le départ, on le devine affamé de connaissance. Aucun sujet ne lui semble mineur. Le blé est semé. La moisson de l'été 1890 s'annonce prometteuse. Le jeudi 14 août, jour de la proclamation des résultats, elle s'épanouit dans une gerbe étincellante de savoir consommé. Couronné par un premier prix général, l'effort d'Achille n'aura pas été vain en cette première expérience, avec un résultat de 1760 points sur un total de 1975. Dans cette classe, où il surpasse ses dix-neuf condisciples, il n'accuse de la faiblesse que par cet accessit gênant en "Histoire-Géographie".

Le 25 de ce mois, le Doyen Rousseau s'en retourne auprès du Père. Il est remplacé, le 27 septembre, par le curé Louis de Lafontaine. L'année suivante Achille récidive, porté par M. L. Hault. Mieux encore, il se perfectionne avec toujours le premier prix général, mais en améliorant son succès avec 1884 points sur un maximum de 1975. Arthur, qui en deuxième année a obtenu 1759 points, se retrouve en légère régression, 1708 points sur 1975, pour terminer sa troisième. Achille persiste. Assisté par M. A. Tintilaire, puis accompagné par M. A. J. Bertholet, il traverse la troisième, puis la quatrième années, avec autant de facilité apparente. Il avale tout, comme si son esprit souffrait d'une boulimie culturelle aigüe. Aussi peut-on lire la fierté dans les yeux brillants, qui, chez Edmond, refoulent mal des larmes de joie, et qui oblige Marie Catherine à se dissimuler le visage rougi derrière un mouchoir ce jeudi 10 août 1893, fin des quatre années préparatoires de leur petit prodige, lorsqu'il est proclamé premier prix général avec le résultat, exceptionnel pour ce gamin de dix ans à peine, de 2058 points sur un maximum de 2225. Sans vanité, il bat d'une longueur ses camarades Léon Nemry, Rodolphe Hansen, Léon Debatty, Georges Jehin, Marcel Collin, Joseph Tefnin et autres Louis Leroy. Arthur, toujours plus poète, plane sur un nuage bas, assez gris, pour cause d'accessit peu flatteur de 1517 points sur 2250 pour clôturer

sa première année moyenne. La sanction paternelle est sans appel car conseillée par les professeurs, il doit recommencer.

Pour les parents, ces années passent aussi vite qu'un hiver si doux qu'il aurait oublié la neige. Si Arthur, fidèle à sa nature, reste toujours, en toute honnêteté, un garçon plus matérialiste et, parfois frivole, son cadet se confirme comme un garçon à la fois sérieusement dynamique et pieux. Si la famille est bonne catholique pratiquante, la mère surtout, dont, inconsciemment, Achille est le favori, l'influence par la manifestation d'une piété exemplaire, sans cependant tomber dans la bigoterie. Cet amour réciproque, qui les confine dans les mêmes valeurs morales, détermine peu à peu dans l'esprit du gamin la volonté d'être prêtre un jour.

L'année scolaire 1893-1894 voit les frères Salée user leurs culottes sur les mêmes bancs.

Après une petite Germaine, née le 9 mai 1893, la tante Marie-Thérèse met au monde le 2 juillet 1894 le cousin Léopold.

La proclamation solennelle des résultats, ce vendredi 10 août, Achille se voit, comme d'habitude serait-on tenté de dire, décerner, grâce aux 1935 points gagnés sur 2250, un excellent premier prix, tandis que Arthur décroche, avec ses 1823 points, le prix de l'élève vétéran.

Octobre 1894 amène dans son sillage la rentrée des classes. Arthur ne se pose pas de questions. Tranquillement, il continue son éducation en deuxième moyenne. Achille, dont la vocation religieuse se précise, est moins enthousiaste. Il est indécis. Sur son front têtu se lit la réticence à poursuivre des études "civiles". Bientôt sa détermination est acquise, il sera prêtre. Son esprit altruiste et sa foi ardente sont les soutiens inébranlables de son idéal.

Edmond et Marie Catherine, à la fois atterrés par la pensée d'avoir à se séparer de leur si jeune fils de 11 ans et confortés dans leur croyance, en débattent un soir que les enfants dorment

- Nous ne pouvons nous opposer à ce choix si émouvant, murmure Marie

Catherine, car tel est le dessein de Dieu.

- En cela, je t'approuve, réplique d'une voix émue Edmond, mais j'ai peur pour lui, il est si jeune. J'irai dès demain en parler au doyen Lafontaine. Il me semble homme de bon conseil.

(à suivre)

J.-P. Montulet



*Extrait de Em. de Spa
« Un grand savant
spadois : le chanoine
Achille Salée », Spa,
Ed. J'ose, 1949.
(Fonds Body).*

EMIGRES SPADOIS AU XVI^e SIECLE

Dans l'introduction de ses Documents lexicaux extraits des archives de Stoumont, Rahier et Francorchamps, Louis Remacle a attiré l'attention sur l'intérêt des archives des greffes scabinaux en ce qui concerne l'émigration d'habitants de notre région du 16^e au 18^e siècle, notamment en Hollande et en Allemagne (1).

Certains vendent les biens dont ils étaient propriétaires ou dont ils héritaient dans le pays natal. Parmi ces émigrés, il en est qui s'expatrient pour des raisons religieuses, parce qu'ils étaient protestants, d'autres pour des raisons économiques, c'est-à-dire dans l'espoir de trouver à l'étranger un gagne-pain ou une meilleure situation.

Les documents reproduits par L. Remacle concernant des personnes originaires de Francorchamps, Rahier ou Stoumont qui se trouvent en Hollande ou dans les régions d'Aix-la-Chapelle, Coblenche, Francfort ou dans le Palatinat, datent principalement du 17^e siècle.

Cependant, ainsi qu'on le constate à la lecture de registres de la Cour de justice de Spa, de nombreux Spadois se sont expatriés à la fin du siècle précédent.

Comme l'écrit Albin Body dans un article intitulé Les dates néfastes de notre histoire, en 1580, des gens de guerre espagnols, commandés par le capitaine Alonzo de Peria, avaient fait irruption à Spa et y avaient commis des excès, faisant des réquisitions de vivres et de boissons, mettant également le feu à plusieurs maisons (2).

Nous avons publié dans cette revue une requête adressée au prince-évêque de Liège par des habitants de Spa, Winamplanche et Creppe qui, en mars 1580, se plaignent des exactions de ces soldats qu'ils ont été obligés de loger et de nourrir avec leurs serviteurs, femmes et chevaux, déclarant même que, vu les charges exorbitantes qui leur sont imposées, ils se verront contraints d'abandonner leurs

maisons (3).

A cette occasion, la cour de justice ayant enjoint à ceux qui n'avaient pas logé ces gens de guerre espagnols de contribuer aux frais encourus par ceux qui en avaient eu la charge, un certain Jean Hanus delle Winandplanche avait déclaré aux membres de la cour, composée du maire Bredar et des échevins Collin, Lambert, Jehan Symon et Johan Bastin: "Vous messieurs (de) la court, l'avez belle d'affaire en les prenant (prenant) à d'autres pour le vous adonner". Comme ces propos "blessaient l'honneur" des membres de la cour de justice, leur auteur, bien qu'il eût déclaré les avoir tenu par ignorance et qu'il "ne savait en eux sinon gens de bien", fut condamné à "ung voiage (pèlerinage judiciaire) de saint Jacques, à paier par moede de pays, et la moictié d'autant à Seigneur dedans 30 jours après que commandé luy serat" (4)

Comme nous l'apprend Albin Body dans l'article cité en note 2, on dut loger en 1583 des partisans du comte de Mansfelt au service de Sa Majesté Catholique, et des détachements militaires vinrent encore prendre leur logement à Spa en 1584, 1586 et 1587. En 1584, Poncelet, fils de Johan Ponchin de Spa, "bon laboureur de son trafficq et mestier des forges", écrivait que quatre ans auparavant, il avait été obligé de s'expatrier avec sa femme et ses enfants à Schennau (Schoenau) et de chercher fortune à l'étranger en raison des dommages résultant du logement des gens de guerre (5).

Parmi les expatriés dont nous avons relevé les noms dans un registre de la Cour de Spa, il est possible que certains aient été motivés par des raisons religieuses (6).

En 1585, un Spadois demande à la cour de justice une attestation prouvant qu'il est bon catholique: le 6 juillet 1585, Remacle Xhrouet "remonstre comment aulcunes personnes s'estoient presuméz luy senestrement jactité (prétendu) et imposé qu'il seroit entachiét, maculé et réputé d'aulcuns vice d'heresie, et que soub pretexte de ce luy seroient confisqué et retenu par les seigneurs commys et deputés de sa Majesté Catholique au pays de Limborghe plussieurs biens heritaubles procedant et que appartenir luy debveroient de feu Henry Blanche teste de Limborghe et son defuncte espeuse, sez beaux pere et mere". La cour et

justice de Spa certifie que" ledit Remacle est "naie (né) de villaige dedit Spa, residant et habitans, de bon pere et mere procréé, et que de nostre scavoir qu'il n'est presentement entachié ny macullé d'aucune heresie, et que icelluy converse (fréquente) l'engliese et saincte messe, soy administrant annuellement des saints sacrements de l'autel, comme la coustume des chrestiens et fidelle catholicques" (7).

Il semble cependant que la plupart de ces Spadois s'expatrient pour des raisons économiques. On trouve parmi eux des brasseurs, des drapiers, des cordonniers ou couturiers. Voici ce que nous avons noté dans le registre n° 81 de la Cour de justice de Spa, conservé aux Archives de l'Etat à Liège (résumés):

f. 23 (17 mars 1587): Lettre de certification pour Andry, fils de Pirotte Jennon Heyne de Winanplanche qui "s'estoit transporté ens pays estrangés vers les quartirs d'Allemaigne (pour) illecq trafficquer, et labourant de son mestier de cotturier pour illecq cercier (chercher) bonne fortune". La cour certifie qu'il est "de bonne hantieze et conversations, de bonne faulme et renommée".

f. 24 (17 octobre 1587): "Symon le verd, demourant à Spau, remostrant estre d'intention soy, sa femme et enffans transporter... ens pays estrangés pour illecq labourer (travailler) et trafficquer de son mestier de cordonier et cercier bonne fortune". (Natif de Mont, ban de Theux).

f. 31 v (1588), Jacque, fils de feu Remacle Pirotte Sente dit Bodet de Spau, "demourant presentement ens quartirs d'Allemangnes, estant d'intention d'y demourer, labourer et trafficquer" demande un certificat. D'après d'autres notations, il est revenu plusieurs fois à Spa avec marchandises comme autrement (f. 44). v°).

f. 41 : Murette, "relicte (veuve) de feu Remacle Counet de Spau, remostrante avoir un sien fils nommé Remacle presentement hors de cestuy pays vers les quartirs d'Allemangne eagé d'environ 20 ans (seroit esté occis en la ville de Spire)".

f. 42 v° (14 novembre 1588): Lambert Xhrouet "d'intention de soy transporter ens pays estrangés et signament as quartirs d'Allemangnes affin y estre instruit de la langue et signament y labourer de son mestier de cordoynier".(Il est le fils de Lambert Xhrouet et d'Anne, fille de feu Lambert Pirosson)

f. 45 v° (14 mars 1589): Bastin, fils de Johan Bastin de Spa veut s'expatrier pour "labourer de son mestier de brasseur".

f. 48 (15 août 1589): Remacle fils de feu Remacle Johan Guillaume de Spau, "remostrant estre d'intention de se transporter ens pays estrangés et signamment à Frankendalle, pays d'Allemngne pour illecq cercier bonne fortune et illecq labourer de son mestier de drappier". (Sa mère est Martinne, fille de feu Leonard Racket de Sart).

f. 49 (26 août 1589): Pirotte, fils de feu Johan Mathi Hansoulle de Creppe "de loing temps il s'estoit transporté hors du lieu de sa nascence ens quartir de Heidelberg palentrie à l'intention illecq demourer et cercier bonne fortune". (Sa mère s'appelle Maroie).

f. 50 (3 octobre 1589): Jonas, fils légitime de feu Lambert Xhrouet de Spa veut aller chercher bonne fortune tant en quartier d'Allemagne qu'en autres lieux.

f. 51 (pénultième jour d'octobre 1589): Anthoine fils de feu Anthoine le Loup le joeune de Spau, "demourant presentement az quartir d'Allemanges, disant estre d'opinion illecq resider et demourer pour illecq labourer et trafficquer de son mestier de drappier". (Sa mère est Jehenne, fille de feu Johan le maire de Verviers Sr de Viller).

f. 52 (15 novembre 1589): Leonard, fils de feu Remacle Guilhairme de Spau, "demourant presentement à Otreberghe en Allemagne" (8) veut y "labourer et trafficquer de son mestier de drappier".(Il est le frère de Remacle Guillaume, qui s'est expatrié le 26 août).

f. 53 (octobre 1589): Counet Jehan Thomas "expatrié hors de nostre hauteur".

f. 56 (6 juin 1590): Remacle Xhrouet de Spa demande une lettre de certification pour et au nom de son fils Willem, qui "est d'intention de soy transporter ens pays estrangés et signamment tant en quartirs d'Allemanges que autres lieux pour ilecq demourer, hanter et labourer de son mestier de drappier ou autre trafficque, comme trouverat le cas util et necessaire pour son utilité et proffit".(fils de Maroye, fille de feu Henry Blanche teste de Limborgh).

f. 62 (15 juin 1591): "Colin fil de feu le petit Colin dudit Spa, partie faisant pour Johan, son fil legitime par lui engendré en Maroye sa feue espeuze, fille de feu Henry dessus le thier, bourgeois de Malmedier (Malmedy), a remonstré que passé treize ans et plus Johan son fils at demouré et frequenté en pays d'Allemange, tant en la bonne ville de Frankefort que ailhieus, et sy avant qu'il se seroit illecq allié par mariaige et que son intention estoit d'y demourer et frequenter avec son espeuze en trafficquant de son art de bresserie et aultrement, affin trouver moien de gagner sa vie honnestement sans faire tort à personne".

Fin du registre (16 décembre 1593): Johan fils de Remacle Guillaume de Spau et de Martine, fille de feu Linard Racket de Sart, "remonstre que passé plusieurs années il at demouré es quartirs d'Allemangne en labourant de son mestier de bresseur et disoit vouloir brieffement retourner". (Voir f. 48)

D'autres raisons que celles déjà citées pouvaient motiver une expatriation, comme en témoingne la notation suivante, datée du 14 mars 1589:

f. 46: Leonard, fil Georis de Boddeur (Bodeux), pays de Stavelot, "remonstrant comme fortuitement luy seroit survenu certain accident d'avoir commis en son corps deffendant un homicide comys audit Boddeur, à l'occasion de quoy est d'intention soy transporter ens pays estrangés pour illecq hanter, demourer, trafficquer ou hanter les guerres comme trouverat le cas util et necessaire affin cercer bonne fortune"(Il est fils de Georis et de son épouse, fille de feu Linard Froidville de Stavelot, mais son grand-père était natif de Spa). La cour déclare ne savoir en lui "aucune choese digne de reprehension qui saroit causer soy departir de son pays ny d'abandonner sa femme et enffans, aultrement qu'il n'est dessus déclaré".

Outre les Spadois qui s'expatrient afin d'exercer leur métier en Allemagne, il est des marchands et charretiers qui demandent un certificat leur permettant de circuler librement avec leurs marchandises.

Tel est le cas de "honneste homme Jacques Jacob", marchand et bourgeois de Spa qui, le 22 octobre 1593, remontre à la cour que "pour exercer son trafficque de marchandises de chevaulx et autres" il désire "s'en aller vers divers pays aux notres circonvoisins et pour autant que le temps et chemins se treuvent presentement assez dangereux et divers et affin oster toutes mauvaises suspicions de sa personne" requiert de lui conférer des lettres certificatoires de sa "genealogie, proidhomie, nom, falme, renommée, hantieze et conversation". La cour certifie qu'il est "progenité d'honnestes parens et qu'il est tenu et réputé pour un bon fidel et leal marchant, ne sachant en luy aucune tache de cas villain ni digne de reprehension, suppliant à tous et chacun Srs, princes, cheffz, generaulx, marischal du camp, colonel, capitaines, soldatz, baillifz, prevostz, maieurs, burghemestres, magistratz, justiciers, ensemble à tous administrateurs de justice et republicque et autres quelconques soient vouloir permettre audit Jacque

avec ses chevaulx et marchandises de passer, loger et rappasser, negotier, trafficquer et marchander parmi leurs villes, territoires, seigneuries et juridictions sans luy faire ny donner ou souffrier luy estre faict aucuns disturbier, obstacle ou empeschementt, ains (mais) luy faire adresse et assistance à ses affaires justes et raisonnables comme voudrions faire à vous aultres et aultruy le cas advenant" (9). Ce document porte les sceaux des échevins Henrozet et Moro.

Un document identique est encore délivré à ce même marchand le 30 mai 1595. Outre le fait que ces documents attestent que Spa a connu à la fin du 16e siècle une période de déclin qui a obligé plusieurs habitants à s'expatrier, ils nous paraissent également de nature à intéresser les généalogistes.

L. Marquet

NOTES:

- 1) Louis REMACLE. *Documents lexicaux extraits des archives de Stoumont, Rahier et Francorchamps* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. CCV, 1972, pp. 9-14).
- 2) Albin BODY. *Les dates néfastes de notre histoire*, dans *Spa. Histoire et Bibliographie*, t. II, 1892, pp. 153-154.
- 3) *H. A. S.* n 20, décembre 1979, p. 174.
- 4) Depuis le 15e siècle, les pèlerinages judiciaires étaient rachetés d'après un tarif fixé par l'usage. Ce fut le cas des pèlerinages imposés par la Justice de Spa en 1445 ("une voye de sains Jake en compostel") et à Rocamadour en 1455, 1468, 1480 et 1505. Voir. L MARQUET. *Voies des pèlerins et chemins de Saint-Jacques de Compostelle à travers l'Ardenne*, Verviers, 1991, p. 28.
- 5) *H.A.S.* n 20, p. 173.
- 6) L. REMACLE cite plusieurs ouvrages consacrés à l'émigration pour cause d'hérésie, notamment un article d'André PAUL: *Les réfugiés huguenots et wallons dans le Palatinat du Rhin du XVIe s à la Révolution* (Revue historique 167, 1928, pp. 264-276, et E.M. BRACKMAN, *Le protestantisme liégeois avant 1800*. Le Flambeau 52, 1969, pp. 247-266. Dans la

Principauté de Stavelot-Malmedy, neuf mandements furent publiés de 1565 à 1638 contre les réformés. En 1565. L'édit de 1565 les condamnait à l'exil, avec un délai d'un mois pour réaliser leurs biens.

7) A. E. L. reg. 81, f. 15.

8) Parmi les expatriés su Pays de Stavelot cités par L. REMACLE, on trouve en 1608 Henry Jaspar de Francorchamps, qui réside à Otterberg et en 1609 la veuve de Philippe Henry Philippe de Ster, résidant au même lieu (p.11).

9) On remarquera les nombreuses redondances qui s'expliquent par le fait que le greffier qui rédigeait ces attestations était payé à la ligne.

*

*

*

SPA MA GRAND'VILLE
Souvenirs spadois de Jean Falize

IV L'évacuation et l'Occupation

Hélas, au début de septembre 1939, la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre à l'Allemagne nazie provoque un rappel précipité à Bruxelles. Une page se tourne définitivement. Les enfants Falize, comme tant d'autres, ne se doutent pas que leur jeunesse s'achève ce jour-là et qu'ils ne revivront plus jamais d'autres vacances aussi merveilleuses.

Le 10 mai 1940, la « drôle de guerre » qui s'éternise depuis neuf mois prend fin. « *Brusquement, des milliers d'avions gris qui se tenaient embusqués dans les nuages, cachèrent le soleil. De la mer du Nord aux forêts d'Ardenne, des détonations firent trembler le sol. La guerre cessait d'être drôle.* » (33) Le lendemain, les Falize, comme beaucoup de familles belges, quittent précipitamment Bruxelles et prennent le chemin de l'exil. Ils se fixeront pendant trois mois et demi à Cabanial, un hameau près de Toulouse : trois mois et demi dans « *un petit village perdu dans les vignobles où tous les joueurs de boules (mais oui, il y avait encore des joueurs de boules en ces heures tragiques. Pourquoi pas ?) ressemblaient à Raimu, où toutes les filles étaient belles et douces à caresser, les moustiques d'une férocité peu commune, la vie paisible et le pastis à quarante sous.* » (34) « *L'épicerie Vergus, la "femme de la gare", les inénarrables Bouchat, Caraman, le billard de chez Rouquette et les menthes à l'eau* » complètent le décor (35) Sauf quelques jours difficiles après la capitulation belge pendant lesquels on regarde "les Boches du Nord" avec un certain mépris, mis à part l'inconfort du W.C., unique pour tout le village, et malgré l'abondance des puces, l'exode a - pour les enfants du moins qui ne comprennent pas bien la situation - un air de grandes vacances.

Le 8 septembre, conformément à l'article 16 des conditions françaises d'Armistice, toute la famille, entassée avec d'autres réfugiés dans un wagon à bestiaux, retransverse la France et retrouve la Belgique occupée.

A Bruxelles, la vie matérielle, et, en particulier, le ravitaillement deviendront vite des interrogations cruciales pour les Falize. Témoin, cette petite scène,

croquée par Jean dans une lettre de 1943, qui révèle un trait de caractère de chacun des acteurs : « *Voilà Papa qui descend en pyjama. La table est servie dans la cuisine et Pierrot achève de dévorer son déjeuner en rouspétant parce qu'il craint d'arriver en retard à l'Athénée. Maman, elle, pour ne pas changer, grignote deux croûtes et une minuscule tartine, en disant : "J'ai assez" et en passant -mine de rien !- un peu de pain supplémentaire aux autres. Ce que Marie-Thérèse, assise dans son coin familial, ne peut admettre. Et c'est alors une lutte de quelques minutes, lutte à qui sera le plus généreux... Combien en ai-je connu des matins semblables ?* » (36) Pour améliorer l'ordinaire, on use d'expédients : Jeanne Nivelles cède quelques-uns de ses timbres de ravitaillement; Marie-Thérèse et Pierre ramènent d'Awans un sac à dos rempli de pommes de terre cédées par la famille Nivelles,...

Pour le reste, chacun reprend ses activités antérieures. Etienne Falize exerce son métier d'expert-comptable; Pierre -on vient de le lire- poursuit ses humanités avec beaucoup d'application et envisage déjà de poursuivre en pharmacie; Marie-Thérèse (16 ans) aide sa mère dans les tâches ménagères et effectue des travaux de couture à domicile.

Seul, Jean, son aîné de deux ans, est moins "sérieux". Il n'achèvera pas ses études secondaires, malgré une ultime tentative de force de ses parents qui le mettent en pension à l'Ecole Normale Saint-Roch à Theux; ... Des bâtiments assez sévères, au pied du château de Franchimont;. L'établissement est dirigé par de "bons pères". D'un point de vue géographique, le choix des parents n'est pas habile : il n'y a que 9 kilomètres entre Theux et Spa. Très tentant de faire le mur pour aller retrouver les petites Spadoises et l'oncle Mathieu ! Ce qui ne manque pas d'arriver à plusieurs reprises. Monnonck Mathieu, gourmande son petit-neveu, avec bonhomie, et le renvoie illico au pensionnat. N'empêche : Jean récidive. Quelques mois suffisent à le brouiller complètement avec les autorités de l'institution.

Un jour, la maman est convoquée par le Directeur. Elle arrive dare-dare de Bruxelles, "aux quatre cents coups", ne sachant pas quelle incartade a commise son aîné. Le Directeur, l'abbé Charles Lemoine, la reçoit. C'est un quadragénaire, qui, en l'occurrence, se montre affable. (37) Une grosse chaîne de montre lui barre l'estomac et il fume le cigare. « *Chère madame, votre fils Jean n'est pas*

heureux à l'école... Il est trop indépendant. Et ce ne sont certes pas les capacités intellectuelles qui lui font défaut. Tenez, dit-il en extrayant quelques feuilles du "dossier Falize" ouvert sur son bureau, voici sa dernière composition de mathématiques... Au lieu de démontrer le théorème proposé - ce qu'il n'était pas en mesure de faire -, Jean a disserté sur l'énoncé... Très brillamment, d'ailleurs, et avec beaucoup d'esprit. Si cela a fait sourire l'abbé Demoulin; qui est le professeur de français, ça n'a guère plu à M. Vandergeten, son professeur de mathématiques".

Conclusions de l'entretien : Jean Falize a beaucoup de qualités, il vaudrait mieux qu'il abandonne l'école pour développer ses talents; ici à l'Institut, il est indésirable et il ne pourrait que perdre son temps.

Rien à faire donc : Jean refuse obstinément de dire adieu à l'adolescence et d'entrer dans les rangs de ceux « *dont les journées monotones, toutes plates comme un étang, basculent une à une dans le néant sans même qu'ils s'en aperçoivent. [Ces gens-là], dit-il, se lèvent le matin, soleil ou pluie, peu importe. Ils accomplissent des besognes détestées avec une rancoeur soumise. Ils se couchent le soir, se rendent au cinéma une fois par semaine, s'ennuient à périr le dimanche et tout doucement atteignent un âge respectable après avoir usé des années grises et désabusées. Lorsque plus tard on leur parle de leur jeunesse, ils sourient amèrement et évoquent des heures sans éclat, sans enthousiasme, des heures passives fanées dans des bureaux, des salles de cours, des usines ou des magasins.* » (38) Et on voudrait que lui, il se résigne et qu'il accepte une telle faillite ? Non, merci. Jamais il ne refermera « *les livres trop beaux* ». Désormais, lorsqu'il signe, il place une étoile au-dessus de son prénom, comme Cocteau.

Libéré de l'école, il s'occupe plus activement encore de *La Folle Equipe* et des boy-scouts, il dévore les livres, il écrit, il va au cinéma et au théâtre. Les petites Spadoises ne sont pas tout à fait oubliées, mais en ce moment, c'est pour une Bruxelloise, Betty G. -qu'il nomme affectueusement dans ses lettres d'exil tantôt « *la petite fiancée aux yeux verts* », tantôt « *Mon petit Teddy* »- que son coeur bat très fort. Cette vie de dilettante et de noctambule ne plaît évidemment pas à ses parents qui pensent à son avenir; mais comment le raisonner ?

Débrouillard, Jean Falize a trouvé une astuce pour satisfaire sa passion de

l'art dramatique sans bourse délier. Une astuce pas franchement honnête : un de ses amis, étudiant en médecine, André Coquelle, lui a "prêté" sa carte d'inscription à l'Université. Jean Falize, après avoir gratté, très grossièrement, le nom et la signature du titulaire, y a superposé les siens. Grâce à ce document, il peut désormais bénéficier indûment d'entrées, à tarif réduit, dans les théâtres et les cinémas en qualité d'étudiant. Des places à 5 francs, au "pigeonnier". Cette "usurpation" aura très bientôt des conséquences très inattendues.

V Le médecin de Chemnitz

Tout bascule le 17 mai 1943 dans une rue où la Feldgendarmerie procède à un contrôle d'identité. Jean Falize a vu le barrage de loin; il s'est dissimulé dans une cave où, une tartine à la main, il attend que les Allemands décampent. Soudain, des bruits de bottes dans l'escalier, des cris gutturaux... C'est l'arrestation. Son "crime" ? Non pas d'avoir volé un pain, comme Jean Valjean : il a "ignoré" les appels de la Werbestelle -le bureau de recrutement allemand- qui, depuis octobre 1942, recense tous les hommes célibataires ou veufs de 18 à 50 ans pour le Service du Travail Obligatoire en Allemagne.

Jean Falize vit ainsi un triste 21ème anniversaire, le 19 mai, dans une cellule de la prison de Saint-Gilles, pas rassuré du tout sur le futur. Les Allemands vont-ils découvrir que la carte d'étudiant en médecine -la seule pièce d'identité qu'il avait sur lui- est falsifiée ? Par bonheur, le Feldgendarme qui examine ce jour-là les "Ausweis" est très myope ou terriblement négligent : « *Chan Valize... Arztstudent. Schon gut !* ».

Le 20 mai, "l'étudiant en médecine" est conduit avec un groupe d'autres réfractaires à la gare de Schaerbeek. Sur le quai, son père, son frère et Betty, agitent frénétiquement leur mouchoir. Sa mère et sa soeur n'ont pas eu le coeur d'assister au départ. Le train s'ébranle dans un nuage de vapeur.

Mille kilomètres plus loin et vingt-six heures plus tard, le convoi stoppe enfin. Chemnitz. Aussitôt, Jean Falize est séparé de ses compagnons saint-gillois. Ces derniers, désignés pour le déchargement des trains, sont conduits Leipzigstrasse, dans une ancienne salle de danse, sommairement aménagée en

dortoir où s'ébattent puces et punaises. Le faux étudiant en médecine, lui, prend le chemin du *Stadtkrankenhaus*, l'hôpital municipal situé dans la Zschopauerstrasse, de l'autre côté de la ville.

« *Chance inouïe dans la déveine* ». L'usurpation de titre qu'il a eu le culot de ne pas démentir et qu'il aura le talent d'assumer vont lui valoir un logement et des conditions de vie tout à fait inespérées. « *Je suis fort content que les choses se soient arrangées de la sorte, écrit-il dès le 26 mai, car ainsi je possède la satisfaction de les posséder à mon tour.* » (jeu de mot habile, impénétrable pour la censure teutonne) (39).

A l'instar des étudiants et des médecins allemands, Jean Falize bénéficie d'une chambre individuelle confortable, éclairée par une grande fenêtre qui donne sur les allées et l'étang du parc. La pièce est meublée d'un bureau -sur lequel il rassemble, dans un pêle-mêle, les photos des siens-, d'un divan, d'une petite table ronde et de deux chaises, d'une grande armoire, d'une étagère à trois rayons, d'un poêle monumental, d'un lavabo, d'une table de nuit avec lampe de chevet et d'un lit. Elle s'enrichira encore d'un fauteuil, de coussins en cretonne, d'un tapis de table « *dû à la munificence d'une infirmière* », d'un cendrier en porcelaine et d'un vase tyrolien garni de fleurs fraîches. C'est vaste, et ça n'a rien d'une cellule. « *En plus de cela (je n'en reviens pas encore), écrit-il, une bonne est attachée à mon service. Elle se nomme Emma; , a cinquante ou soixante ans et ne parle pas un mot de français. C'est vous dire si la conversation entre elle et moi se réduit à peu de chose. Elle s'occupe de tout, me sert mes repas dans ma chambre, cire mes souliers, m'apporte de l'eau chaude pour me raser, etc. Il faut être ici pour le croire.* »

Même satisfaction du côté de la nourriture, bien plus abondante qu'en Belgique occupée, quoique assez monotone : « *On fout du "cumin" dans tout en Allemagne !* » (40) Jean prend trois kilos en deux mois et demi.

Mais le plus *invraisemblable* -et je souligne le mot-, c'est le "cursus" époustouflant qu'il va réaliser au sein de cet Institut de Pathologie où il travaille 56 heures par semaine. Moins d'un mois après son arrivée, « *à la satisfaction de ses supérieurs* », Jean Falize anesthésie les futurs opérés (41), effectue des analyses bactériologiques, fait ponctions et vaccins, assiste le médecin légiste dans



Rue Brixhe, Jean (qui allume sa pipe), Anaïs, Jeanne Nivelle et Pierre (août 1946).



Photos expédiées clandestinement de Chemnitz au début de 1944.

les autopsies. « *Je me demande parfois (et même souvent) si je n'ai pas raté ma vocation. [...] (42) Une chance, souligne-t-il ironiquement, que j'aie lu énormément.* » (43) Le 6 octobre 1943, il est désigné comme "responsable du service diphtérie", avec cinq infirmières -cinq *Schwesters*- sous ses ordres; et le 27 janvier 1944, il annonce à ses parents une dernière promotion : « *Une nouvelle qui va bien vous surprendre (comme elle m'a surpris moi-même!) : j'ai été nommé assistant de clinique. Vous voyez qu'on arrive à tout ! Voilà huit mois que je suis ici et je commence tout doucement à connaître mon affaire.* » (44) « *Si l'on m'avait dit cela il y a un an, je ne l'aurais sûrement pas cru et j'aurais traité le prophète de cinglé. Avouez que j'aurais eu les apparences pour moi.* » (45)

La chance l'a gâté aussi dans ses relations de travail. Son chef direct, le Docteur Panofsky (un Russe naturalisé depuis 40 ans) « *est un vieux médecin très bon et qui souffre énormément de l'état actuel du monde. Il parle très bien le français et m'apprend l'allemand.* » (46) Panofsky a pris Jean Falize en affection. Une affection quasi filiale: son fils a été tué en Russie au début de cette année 1943; Jean Falize recevra le manteau du jeune disparu. Quoi qu'il n'en dise rien, Herr Panofsky; n'est pas dupe des "antécédents" de son assistant dans la science médicale. Il est pour quelque chose dans ses promotions et, le moment venu, il l'aidera à obtenir un « congé » en lui fournissant de « magnifiques certificats » (47). Pour l'heure, il s'efforce de lui rendre la vie agréable : il l'accompagne au théâtre, au concert et au cinéma (48), disserte avec lui des oeuvres de Balzac, le reçoit à son domicile aux grandes occasions -à la Toussaint, le jour de Noël-, l'invite chaque week-end d'hiver, avec toutes les assistantes et tous les étudiants, dans son chalet de la montagne autour duquel Jean Falize s'essaie à skier.

L'Oberschwester, « *d'âge canonique et belle comme un dessin d'Hergé* » (49), l'a également pris en affection. Elle lui glisse des pommes et des cigarettes dans sa blouse blanche. Les cigarettes surtout font plaisir à l'incurable fumeur, mal satisfait des ersatz de tabac, comme le tilleul. D'autres infirmières -qui ne ressemblent pas forcément à la Castafiore, même s'il l'affirme dans ses lettres, pour rassurer Betty, sa "fiancée" bruxelloise- ne le laissent pas indifférent. Ainsi, Lore Beyer. J'ai peine à croire qu'il la désignerait comme « *une petite assistante en chirurgie* » (50) si elle ressemblait au "rossignol milanais" et pesait quatre-vingt-douze kilos. Lore le comble de cadeaux et d'attentions. Pour son

chien Toto -car Jean Falize a acquis « *un scotch-terrier tout noir* », très affectueux (51)-, elle lui a donné une « *magnifique laisse rouge et un collier assorti avec une médaille et son nom gravé dessus* » et un « *délicieux manteau à carreaux rouges et bleus* ». Lore lui a aussi prêté un gramophone et une cinquantaine de disques de musique wagnérienne (52). Le premier dimanche de l'Avent, les parents Beyer ont invité Jean Falize : « *Je leur ai parlé de vous tous, écrit-il à sa famille. "Toutes les mamans du monde pleurent", m'a dit Madame Beyer qui est très bonne et a eu un fils tué au début de l'année ! Je pensais à toi, Maman, et j'en avais presque les larmes aux yeux. Mais à présent, on sent bien que la fin approche et que bientôt l'affreux cauchemar se dissipera en fumée.* » (53) Et sous le lustre, fait de branches de sapin constellées de bougies, Lore a joué du violon, Jean Falize -« *dans son meilleur allemand* » - a parlé de Bruxelles et les Beyer l'ont réinvité pour la nuit de Noël .

Jean fréquente également ses "collègues" médecins et étudiants allemands auxquels il apprend le français et avec qui il joue aux échecs (54). Il cohabite avec des étudiants français qui vivent la même situation que lui et, chaque jour, il s'attarde auprès des malades ("*253 Belges et Français sont hospitalisés à Chemnitz*" (55)).

Le soir, deux ou trois fois par semaine, il rend visite à ses compagnons "saint-gillois" dans leur *Lager* qui est à une demi-heure de tram de l'hôpital. Son Ausweis de "médecin" -un document officiel, cette fois !- facilite ces déplacements. En novembre 1943, il crée avec eux une Amicale franco-belge qui organise des soirées récréatives au cours desquelles il se transforme en "speaker" pour les crochets (le premier prix est un paquet de Côte d'Or (56)), en acteur dans des pièces de Molière et de Labiche; quelquefois même, en chanteur cow-boy .

La censure du courrier explique probablement que les échos de la guerre sont quasi absents: toute information de ce genre est "*streng verboten*". De loin en loin, Jean parle bien d'une alerte aérienne qui oblige tout le monde à descendre *inutilement* dans l'abri de l'hôpital. Il signale que les bombardements de Leipzig entraînent des retards importants dans l'acheminement du courrier. Il se risque même à écrire, en janvier 1944, que le Docteur Panofsky, retour de Berlin, en a

rapporté « *des visions de sang et de ruines.* » (57). Peu d'information. Par contre, Jean Falize apprend par les journaux que, le 7 septembre 1943, Bruxelles a été bombardé en plein jour et que le raid de l'aviation anglo-américaine a fait 200 morts et 600 blessés, détruit 1200 maisons et 2 tramways. Jusqu'au 20 septembre, où enfin une lettre le rassure, il vit un moment d'affreuse incertitude sur le sort des siens.

Sauf en cette circonstance, Jean Falize est le premier à convenir que, par rapport à la majorité des déportés et des prisonniers, il est très favorisé à Chemnitz : il ne connaît ni la faim, ni le froid, ni les mauvais traitements, ni la solitude, ni le désœuvrement.

Et malgré cela, on le devine, il n'a qu'une obsession qui grandit au fil des mois : rentrer au pays. « *On a tout pour être heureux, sauf le bonheur.* » (58)

VI Les lettres de l'exil

C'est le soir que ce sentiment l'envahit, lorsqu'il se retrouve seul, dans sa chambre, face aux photos et aux lettres des siens (qu'il lit et relit). Là, il reprend conscience d'une réalité que les événements de la journée ont un peu occultée. « *Je suis installé à mon bureau. Rideaux tirés. Ma lampe jette une clarté jaune sur mon papier et mes mains. Toto est assis en rond sur le divan et il me contemple mélancoliquement. Un petit feu brûle, précoce et réconfortant. Je me suis mis en pyjama, j'ai allumé ma pipe de tilleul... Je me sens affreusement fatigué de tout... affreusement seul... Parfois je jette un regard sur ces photos aimées qui m'entourent et je sens ma gorge se nouer... A quand ?...* » (59)

Chemnitz, en dépit des amitiés et des relations qu'il y vit, c'est une parenthèse qu'il n'a pas souhaité ouvrir et qu'il espère refermer au plus vite pour reprendre son histoire là où il a dû l'abandonner. « *Parfois, quand on réfléchit à ces années que l'on perd ainsi loin de son existence réelle, on a envie de hurler !* » (60) D'autant plus que l'on n'est pas bien sûr que ce qui a été avant pourra encore être. Hier, Jean était « *ce grand garçon blagueur et fou qui s'en allait par les rues de la ville et les routes de la banlieue, la pipe aux dents, l'insouciance au cœur...* » (61); mais le monde a terriblement changé; les espoirs et les rêves ne

sortiront pas indemnes de cet immense gâchis guerrier... Que peut-il savoir de l'avenir, sinon le premier mot : retour... Après, on verra, mais il se jure qu'il profitera de chaque moment. « *Ah ! quand les beaux jours reviendront, car ils reviendront certainement, comme nous les vivrons jusqu'aux os...* » (62)

Dans ces heures de cafard et d'interrogation, deux choses le distraient : les livres et le courrier. Il écrit de longues lettres à ses parents et à Betty. Ce ne sont parfois que des questions, des sollicitations ou des informations prosaïques qui se pressent sous sa plume. Une manière de communiquer avec ceux dont on est séparé. « *Les lettres sont des liens. Il faut en nouer beaucoup de Bruxelles à Chemnitz, et, un jour, en tirant très fort dessus, ajoute-t-il plaisamment, ces liens me ramèneront jusqu'à la rue des Mélèzes.* » (63)

Ces lettres sont aussi, pour lui, un moyen de "s'évader" de Chemnitz. La rue des Mélèzes, sa famille, Betty... Le voilà transporté dans le bel autrefois, si proche et tellement inaccessible. « *Il est des époques de l'existence, constate Robert Brasillach, où le passé, même le plus voisin, constitue un abri tellement profond que le reste de l'univers semble avoir disparu. Si je me retourne vers lui en ce moment, c'est que j'ai [...] l'impression que ce passé forme un tout désormais descendu, quoi qu'il arrive, dans l'irrévocable.* » (64) Jean Falize éprouve ce besoin de se réfugier dans sa jeunesse irréparable. Et sur sa feuille blanche, les images lumineuses de l'avant-guerre défilent, suscitées par l'anniversaire des dates, des saisons ou des événements.

Autour du 15 août 1943, quatre lettres successives resuscitent les vacances spadoises dont le voilà privé pour la quatrième année (65), tandis qu'il apprend que son frère Pierrot et sa soeur, accompagnée de son fiancé, Marcel Peeters, y résident chez la grand-maman Nivelles. Des évocations qui, on le sent, ravissent Jean Falize et le meurtrissent, tout à la fois.

« [...] *Peut-être irais-je à Dresden pour le 15 août (hélas le temps est révolu de "la bataille des fleurs"... Ce sont à présent d'autres batailles !) [...] Et les vacances à Spa, ma petite soeur ?... Tu as eu huit bons jours, paraît-il. Tant mieux ! (Je pense parfois à ces vacances lointaines... C'était le temps béni des flâneries au soleil, des flirts sous un parasol à rayures rouges à la terrasse du "Cardinal", des promenades*

qui sentaient le sapin, le miel, la prune, le genêt et la pastorale, des lectures -je découvrais Sparkenbroke (66) ou Shelley dans l'ombre verte du Parc-, des rêves légers, des espoirs, des jeux...) Hélas !... Il faut que je pense le moins possible à tout cela car rien ne déchire plus que les souvenirs des jours heureux... Quand reviendront-ils ? Dans quelques mois ou dans dix ans ? On ne sait plus, on piétine dans les pronostics, on patauge dans les espoirs et finalement on se retrouve en face d'un aujourd'hui identique à hier et pareil à demain...» (Lettre XXXI, 13 août 1943).

« Aujourd'hui c'est le quinze août et je suis un peu triste en songeant aux vieux quinze août spadois bourrés de joie, de rires, de musique. Vous souvenez-vous de ces cris sur la place Royale : « Les jolis serpentins pour la Bataille », et des cris des équipages fleuris qui tous brillaient du sourire d'une jolie fille, et du Perron que des gars en blouse bleue et sabots entouraient en chantant le "Valeureux Liégeois" !... Ces quinze août se sont éteints comme ces fusées que l'on tirait le soir dans le Parc (et le Lancier qui en avait la bouche ouverte d'admiration !) » (Lettre XXXIII, 15 août 1943).

« J'ai reçu hier la lettre de Maman datée du 13 août et également la petite photo prise à la Cascade de Coo (j'aurais donné gros pour y être, à la Cascade !) ». [...] Nous avons passé un sinistre 15 août. Peut-être le prochain sera-t-il plus beau. Les vacances là-bas doivent tout doucement fleurir la fin... Et Spa doit être merveilleux dans l'or roux de ses feuillages que septembre va bientôt toucher de son doigt de feu... Tout cela me déchire et me ferait souffrir atrocement si je n'étais très sage... » (Lettre XXXIV, 18 août 1943).

[...] Hier soir on jouait Frasquita (67) au théâtre d'opérettes et je m'y suis rendu en compagnie du Dr Panofsky. Cela m'a fait plaisir de réentendre "Ne t'aurais-je qu'une fois, ô petite bohémienne !", -cet air entendu pour la dernière fois un autre mois d'août au Casino de Spa ! (Lettre XXV, 20 août 1943).

Les premiers signes de l'automne dans le parc de l'hôpital de Chemnitz ramènent Jean Falize aux derniers jours des vacances de naguère. Naturellement, cette agonie de l'été se confond dans son esprit avec la mort de sa jeunesse... Il y a quatre mois maintenant qu'il est en Allemagne et son amertume, qui grandit

chaque jour, se mue parfois en révolte et en désespérance.

« [...] *Il fait un temps doux de septembre, tiède et doré. Les arbres commencent à perdre leurs feuilles et cela me fait songer aux fins de vacances spadoises, alors que les hôtels avaient déjà clos leurs volets et que nous arpentions, presque seuls, la Place Royale toute boueuse de la dernière averse... C'est déchirant de tristesse calme, ce souvenir magique de nos plus belles années. Elles ne reviendront jamais ! Peut-être en connaîtrons-nous de plus belles, de plus exaltantes, mais toujours nous nous souviendrons de ce temps béni où nous avons dix-huit ans, où tout était facile et où l'on donnait son amour, sa jeunesse et ses poèmes à chaque femme un peu jolie qui passait dans le soleil ! Maintenant, c'est le temps des hommes. Un temps rude et précis qui ne laisse aucune place aux petits rêves légers et aimables, aux flâneries charmantes, aux choses inutiles. Tout ça qui faisait le prix de l'existence s'est dissipé aux premiers coups des canons tonnants sur le monde... Et nous sommes restés les mains vides... En attendant qu'on nous y mette un fusil... » (Lettre LXII, 13 septembre 1943)*

« [...] *Si seulement nous pouvions être sûrs que cette fois c'est bien le dernier hiver de guerre, si nous pouvions espérer avec des garanties sérieuses un printemps bruxellois, un été dans notre petite ville ardennaise dont la nostalgie est venue nous bercer durant les mois de juillet et d'août... Mais peut-on être certain de quelque chose en cette joyeuse époque ? » (Lettre XLVIII, 1er octobre 1943)*

Septembre, c'est désormais aussi un autre anniversaire : celui du début de la "drôle de guerre", en 1939 (68). Quatre ans plus tard, Jean n'a pas oublié le goût de ces derniers jours de Paix ni les préparatifs dérisoires d'une guerre à laquelle on ne croyait pas vraiment.

« *Je songeais l'autre jour aux bonheurs simples et profonds auxquels on ne faisait même pas attention avant le cataclysme. Vous rappelez-vous les vacances de 1939, l'été où tout fut plus beau et que le monde vivait insoucieux des catastrophes qui s'amassaient comme de lourds nuages au ciel international... Il y eut bien les interventions munichoises du brave vieux Chamberlain qui s'envolait deux fois la semaine, le parapluie sous le bras, mais cela ne diminua en rien notre plaisir de vivre heureux, libres de toutes contraintes, refusant obstinément de songer à ce menaçant*

avenir qui se préparait...

Vous souvenez-vous ? De ce mois de septembre si doux, si coloré où l'on mobilisait ? A Spa, l'avenue du Marteau était pleine de véhicules et de chevaux réquisitionnés et le brave garde-champêtre prenait des airs importants et se gonflait dans son uniforme de vaudeville à en faire craquer son ceinturon de toile cirée... C'était "la guerre", une guerre pour rire ! Comme ces souvenirs me font mal à présent... Je me revois encore pour ces ultimes promenades à travers les sentiers détrempés et les collines molles de pluie... A mes côtés marchait une petite fille aux boucles de cuivre -c'était Léa, vous savez...- et je lui récitais des vers d'Apollinaire ou des passages de Sparkenbroke que je venais de découvrir. Sous nos pas roulaient des châtaignes (tout comme cet après-midi lorsque j'ai marché dans le parc solitaire (69) jaune sous les derniers soleils de l'année). Et dans les arbres, il y avait des écureuils couleur de feuilles mortes qui nous contemplaient ironiquement lorsque nous nous embrassions enfantinement...

T'en souviens-tu, Maman chérie, de ce voyage que tu fis de Bruxelles pour venir nous rechercher, angoissée déjà par ces bruits de bottes et de canons qu'on entendait à peine à cause de la dernière chanson de Charles Trenet ou de Ray Ventura... » (Lettre L, 4 octobre 1943) (70).

La « petite fille aux boucles de cuivre » n'a pas oublié non plus son "fiancé" de l'été 1939 : « *J'ai reçu ce matin, écrit-il le 1er février 1944, une bien gentille lettre de Léa Delcour. Je ne sais pas par quel moyen elle s'est procuré mon adresse, mais cela m'a fait un immense plaisir, ces quelques lignes charmantes.* » (71).

*

Autant que les événements du monde, les lettres qu'il reçoit de ses proches alimentent ses rêves et ses réflexions. Elles n'ont malheureusement pas été conservées. On devine cependant que celles qu'il reçoit de la rue des Mélèzes sont quasi toujours rédigées par sa mère, -une femme cultivée et sensible, qui avait la plume facile. Grâce à elle, Jean est au courant de ce qui agite sa famille et, de loin, il peut se mêler aux petits et aux grands événements.

Il peut, par exemple, se payer (gentiment) la tête de son frère, Pierrot (16 ans) qui vient d'entrer en "rhétorique" et qui hésite à s'initier à l'usage du rasoir

: « *Pour les petits poils follets sous le menton de Pierrot, je suis d'avis qu'on attende encore un peu parce qu'une fois qu'on commence !... S'il paraît vraiment sale, il n'a qu'à sortir le soir, c'est-à-dire vers quatre heures. Et si vraiment les gamins du quartier courent après lui en l'appelant "barbu", si vraiment sa petite amie refuse de l'embrasser plus de deux fois par jour, qu'il se sacrifie et use un peu le savon à barbe de papa... Je me souviens que moi, j'ai commencé à me raser avec une paire de ciseaux. C'était à Spa, pendant des vacances. La veille, j'avais été malade comme un chien -sans en rien dire à personne- parce que j'avais fumé ma première pipe en compagnie de Roger Josselet... Comme je me souviens de tout cela avec précision. C'est formidable !* » (Lettre LXVI, 28 novembre 1943).

Dans les voeux de nouvel-an qu'il adresse précocement à Bruxelles, pour qu'ils arrivent à temps, Jean n'oublie pas sa soeur, Marie-Thérèse, qui va se marier dans la dernière semaine de 1943; elle était fiancée déjà lorsqu'il a été arrêté : « *Pour Têté, au seuil de sa vie de petite Madame, mes voeux de bonheur les plus tendres. Elle saura être heureuse et rendre Marcel [Peeters] très heureux, j'en suis sûr.* » (72)

De-ci de-là, dans ses lettres, Jean Falize glisse un mot wallon. Entre guillemets, comme un clin d'oeil complice. La "nokète" de beurre (73), les "cognous" (74), « le Quaker "d'amon nos-ôtes" » (75), les "vôtes" (76). Des mots chargés de saveurs inimitables et de joie de vivre, des vocables qui engendrent la gaîté... Jean imagine Pierrot, très amateur de poésie, « *en train de mâcher des vers de Musset en même temps qu'une bonne "vôte" bien épaisse* » (77).

Toutes les lettres n'ont pas ce ton enjoué. Les chers "vieux" spadois qui l'accueillaient chaque été, Monnonk Mathieu et tante Titine, ont à présent 85 et 80 ans. En juin 1943, Raymonde Corbillon a informé Jean Falize que la santé du grand-oncle se dégradait sérieusement : « *J'ai eu deux lettres de Spa par lesquelles Raymonde m'apprend que mon oncle ne peut plus marcher. Cela me fait de la peine de savoir que sa santé ne s'améliore pas. Evidemment à son âge !* » (78) Jean leur écrit, de temps à autre. A la mi-novembre, il leur adresse une lettre encore; la dernière que Mathieu lira : il meurt le 12 décembre. Jean n'apprend son décès qu'un mois plus tard. Sa lettre du 21 janvier 1944, pleine de douleur et de révolte, est poignante : elle révèle le profond attachement qu'il avait pour le vieil homme

et tout ce qu'il représentait pour lui.

« La mort de mon oncle Mathieu m'a énormément peiné. Comme je l'ai revu ce brave "monnonk" avec sa bonne bille qu'on aurait dit sculptée dans un des chênes de ses Ardennes, sa pipe juteuse, son tablier bleu, sa barbe qui piquait quand on l'embrassait... Comme j'ai repensé tristement à ces jours ensoleillés où nous arrivions encombrés de valises, avides de liberté dans notre petite maison rouge dont la sonnette de chèvre tintait joyeusement... Mon oncle était là, un peu plus tassé chaque année dans le fauteuil usé, regardant la rue entre deux pots de fuchsias et crachant candidement par terre quand il croyait qu'on ne le regardait pas ! Pauvre vieux ! En avait-il du plaisir à nous confectionner des gaufres ou bien à déchaîner sur son phono à rouleaux les clairons éraillés de la Garde Républicaine. Comme tous ces souvenirs sont présents en moi et après avoir lu la lettre de Maman, je suis resté au moins deux heures sans dire un mot à personne... Ça me faisait mal de songer que ç'en était fini, que plus jamais je ne retrouverais la même chère vieille atmosphère dans la maison de la rue Brixhe... Comme Marie-Thérèse et Pierrot doivent s'en souvenir eux aussi : des cueillettes de myrtilles, des cages d'oiseaux à qui "Monnonk" renouvelait le sucre deux fois par jour, des quinze août bruyants, magiques, de tout cela qui composait pour nous la douceur de vivre et dont le souvenir, déchiré brutalement par cette mort, met en lumière tout ce que nous avons perdu !

Et tante Titine, comme elle doit être changée elle aussi, avec son coeur d'or, son caractère impossible et ses mines de souris affairée à des besognes étranges mais qui, enfant, me paraissaient gonflées d'une importance exceptionnelle...

C'est fini. Une page qui se tourne, écris-tu Maman Chérie. Il y a des jours où on a envie de hurler, de cogner, de blasphémer parce que tout de même lorsqu'on parle de justice, de charité et d'amour, cela me semble sinistrement comique. Vieux "Monnonk", philosophe à sa manière, d'une philosophie sans phrases, qui fait rentrer sous terre les beaux philosophes cosmétiqués ! Il était un personnage de notre jeunesse... Maintenant, notre jeunesse est finie; elle pourrit dans un bain de sang et nous n'avons même pas le loisir de nous arrêter pour la regretter quelques minutes parce qu'il faut marcher, marcher comme des forcenés vers un avenir bouché ! Si vous saviez, mes chéris, comme je m'aperçois mieux chaque jour que mes vingt ans insouciantes et heureux (d'un bonheur que je ne comprenais pas toujours) sont loin ! »

(79)

A partir de la mi-février 1944, deux lettres par mois seulement seront autorisées (« *On a une carte de contrôle à présenter au guichet et les employés sont irréductibles !* »). Néanmoins, Jean ne s'en fait pas trop; le retour est proche : suite aux démarches qu'il a engagées, il a l'assurance d'obtenir un congé entre le 1er et le 15 mai suivant pour aller passer des "examens" en Belgique. (80)

Pour une fois, le pronostic est trop pessimiste : le 26 mars 1944, le docteur Panosky le conduit à la gare. Quelques secondes avant que le train ne parte, il se tourne vers Jean Falize : « *Jean, vous êtes doué pour la médecine. Il serait temps que vous commenciez vraiment des études...* » Et d'ajouter, avec des larmes dans les yeux : « *Arrangez-vous pour ne pas revenir en Allemagne. Adieu...* »

(à suivre...)

G. Peeters

NOTES:

- (33) Extrait d'un texte écrit par Jean Falize à Chemnitz pendant en septembre 1943, intitulé "Couleur du temps: Anniversaire", joint à la correspondance.
- (34) Extrait du texte cité dans la note précédente.
- (35) Lettre XXXII, 20 août 1943.
- (36) Lettre LI, 6 octobre 1943.
- (37) Lettre de M. Alex Doms, en date du 28 novembre 1994.
- (38) Jean Falize, Editorial de la "*Tribune de la Jeunesse*", 14 avril 1945.
- (39) Lettre III, 26 mai 1943.
- (40) Lettre VII, 12 juin 1943.
- (41) Lettre VII, 12 juin 1943.
- (42) Lettre XX, 2 juillet 1943.
- (43) Lettre XXI, 3 juillet 1943.
- (44) Lettre LXXIII, 27 janvier 1944.
- (45) Lettre LI, 6 octobre 1943.
- (46) Lettre XVIII, 29 juin 1943.
- (47) 16 mars 1944.
- (48) Lettre XXXI, 20 août 1943 : *Frasquita*.
- (49) Lettre XXIX

- (50) 5 novembre 1943.
- (51) Lettre XXIII
- (52) Lettre LV, 3 novembre 1943.
- (53) Lettre LXI, 28 novembre 1943.
- (54) 28 novembre 1943 : avec le Docteur Hähuel.
- (55) 12 juin 1943.
- (56) Lettre, 28 décembre 1943.
- (57) Lettre du 27 janvier 1944.
- (58) Lettre du 1er novembre 1943.
- (59) Lettre XXXIX, 2 septembre 1943.
- (60) Lettre XXXI, 2 septembre 1943.
- (61) Lettre XXXIV, 18 août 1943.
- (62) Lettre L, 4 octobre 1943.
- (63) Lettre VIII, lundi de la Pentecôte. - Le "84 rue des Mélèzes" (Ixelles) était le domicile familial.
- (64) Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, Plon-Paris, 1941 - p. 1.
- (65) Lettre XXXII : « Voilà trois ans que je passe à côté [des vacances] sans pouvoir y toucher ! »
- (66) Roman publié en 1936 par Charles Morgan (1894-1958), romancier et dramaturge anglais. L'auteur prône l'accomplissement humain par l'art, l'amour et la mort.
- (67) Oeuvre de Franz Léhar, auteur de *la Veuve Joyeuse* et du *Pays du Sourire*, l'opérette *Frasquita* date de 1922.
- (68) Texte en annexe.
- (69) Le parc de l'hôpital de Chemnitz.
- (70) Parmi les chansons de Charles Trenet, on peut citer "*Boum*" de 1938 (v. Charles Trenet, *Le Jardin extraordinaire*, Livre de Poche, pp. 94-96) ou "*Ya de la joie*" de 1937 (v. op. cit., pp. 74-75) que Maurice Chevalier mit à son répertoire.
- (71) Lettre LXXIX, 1er février 1944.
- (72) Lettre LXXI, 18 décembre 1943.
- (73) "petite masse" de beurre (Haust) - lettre XIX, 1er juillet 1943.
- (74) "petit gâteau allongé qu'on mange à la Noël" (Haust).
- (75) "d'amon nos-ôtes : "bien de chez nous" (Haust)... Lettre XIII, 22 juin 1943.
- (76) "crêpes au sucre" (Haust).

(77) Lettre LXXIII, 22 décembre 1943.

(78) Lettre XV, 26 juin 1943.

(79) Lettre LXXVII, 21 janvier 1944.

(80) Lettre LXXX, 18 février 1944.

*

*

*